

## Philosophie et poésie : étude critique

Francis Jacques

- Vers les étoiles porte le regard
- Penser, c'est se limiter à une unique idée qui un jour demeurera comme une étoile au ciel du monde

Ces deux répliques pourraient appartenir au dialogue posthume du penseur et du poète. Ainsi s'achève une étude pénétrante et profonde sur Heidegger et Hölderlin<sup>1</sup>. L'auteur est un philosophe majeur, doublé d'un écrivain. Membre de l'Institut Universitaire de France, professeur à l'Université de Nice-Sophia Antipolis, Jean-François Mattéi a dirigé notamment les volumes III et IV de l'Encyclopédie philosophie universelle, publiée aux Presses Universitaires de France en 1992 et 1998.

Il est délicat pour une pensée philosophique d'évoquer « l'énigme de sa provenance ». Peut-être un philosophe ne connaît jamais le ressort dernier de sa pensée. A propos du rapport entre poésie et philosophie, Jean-François Mattéi y insiste : « Nul ne connaît jamais, vraiment, l'enjeu et la source ultimes d'une pensée ». On peut espérer trouver la clé d'une énigme poétique dans la réponse à une question philosophique radicale. Non seulement une hésitation est permise sur les paroles de l'origine mais jusqu'à un certain point un doute est légitime sur le statut de toute parole de l'origine. Jusqu'à quel point ?

On a voulu voir en Hölderlin l'inspiration majeure de Heidegger, sous prétexte que, comme l'écrit Paul de Man, le philosophe citait le poète comme un croyant cite l'Écriture. En apparence, pour entreprendre la remontée vers la dimension originelle où la métaphysique a pris place, Heidegger rejoint la voie de Hölderlin. C'est en s'alliant à la poésie que la pensée philosophique surmonterait l'épreuve de la vérité de l'être. L'appel de l'impensé qui habite la question primordiale de Heidegger – ici le sens de l'être – semble le diriger vers le commencement d'une *autre* pensée, selon un autre mode.

---

<sup>1</sup>. J.F. Mattéi, *Heidegger et Hölderlin. Le Quadriparti*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 2001, p. 283.

La radicalisation même du questionnement initial conduirait l'auteur de *Sein und Zeit* à un tournant qui le livrerait à une expérience pré-philosophique de l'être, où le rôle déterminant serait joué désormais par l'énigmaticité poétique.

On peut aussi voir les choses autrement. En définitive, un philosophe dément difficilement son propre rapport à l'inconnu (ici : ce qui est) ainsi que le mode de la compétence interrogative qui le fait philosophe. Il arrive certes à son érotétique radicale de recouvrir ou de croiser les voies de l'énigmatique du poète : de toute manière, elle ne se renonce pas. Si donc Heidegger est conduit sur la voie de Hölderlin, ce n'est pas d'abord en se resserrant dans le mode d'une autre pensée. C'est plutôt en sondant le concept aristotélicien des quatre causes, à propos de la question fondamentale de l'être, que Heidegger dessine la figure de l'énigme, donnant naissance au système du Quadriparti, où se concentrent les « puissances de l'origine », notamment dans le Cours sur *La Germanie et Le Rbin*.

A vrai dire, le rapprochement le plus étonnant, celui qui permet aussi de mieux pénétrer la genèse de l'écriture du penseur en notre « époque tardive », à la veille d'un « nouveau matin » est avec Platon :

Le Ciel et la Terre, les Dieux et les Hommes sont liés par une communauté faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent le nom de cosmos (*République*, 508 a 1-4).

Il y a longtemps que J.F. Mattéi a cherché et trouvé la matrice protologique des catégories du côté de Platon. Est-ce à dire que Heidegger ne cesse de platoniser à son insu ? La démonstration serrée de J.F. Mattéi s'attache à tirer au clair à la fois le refus heideggerien et sa compensation.

Refus de solliciter l'analogie si troublante entre le *Geviert* de La Chose avec la *koïnonia* platonicienne du *Gorgias*. Ce refus est d'autant plus étonnant que Platon fait plus que mentionner les Quatre. Il les noue en une « communauté ». Pour la bonne raison qu'au déclin de la métaphysique Heidegger entend faire retour à la pénombre. Il n'est plus question de voir le monde « à partir d'une lumière qui envahit la clairière de la forêt » mais d'ouvrir le monde à partir d'une clairière qui conjure le ciel « à déposer en elle sa lumière ». C'est un autre regard sur ce qui est, un changement subit d'accentuation. On comprend que l'auteur se soit efforcé de forger une langue qui permette de croiser les deux regards et qui par moments chevauche poésie et philosophie. Ce qui nous achemine vers le mot de la fin du présent ouvrage. Il avait été anticipé par un autre beau livre, de 1989, *L'Ordre du monde, Platon, Nietzsche, Heidegger*.

L'aventure métaphysique en son mode propre serait sans issue si elle n'ouvrait la voie à l'ontologie. La pensée de l'être n'est pas sédentaire. Entre ouverture et

retrait elle fait la double expérience de l'exil vers l'étranger et du retour au sol natal. La figure traditionnelle de la croix quadrille les champs de la métaphysique. En son cœur l'Être se retire à la croisée de chemins

\*

Karl Jaspers dans sa *Logique philosophique* recourait à une pluralité des « modes de l'englobant (*Umgreifende*) que je suis ». Mais il prenait le parti de multiplier les fractures. Pour notre compte, nous n'avons pas développé cette réflexion de style heideggérien vers le statut d'« ex-sistant » humain, mais *vers le devenir* et les modes de la pensée interrogative, quand elle se distribue en régimes divers, selon que la pensée s'éveille dans l'attente déçue, l'étonnement ou l'inquiétude du cœur. En avançant que la réalité humaine est interrogante, nous accordons notre réponse avec nos positions philosophiques propres. *L'analogia interrogationis* est subordonnée à un principe transcendantal de degré supérieur, comparable mais différent du « je pense » kantien. Il est impliqué dans l'examen des reprises d'un champ érotétique à l'autre et dans l'évaluation des erreurs catégoriales.

Nous voici rejetés à l'origine même de toute recherche, à la racine de notre volonté d'interroger qui est celle d'un être vivant.

Devant le ciel étoilé notre rapport est peu programmable. Vais-je chanter la gloire de Dieu, comme le psalmiste qui fait retentir la part mystériale de sa quête :

Quand je vois l'ouvrage de tes mains.  
La lune et les étoiles que Tu as fixées  
Je me demande ce qu'est l'homme.  
Pour que tu t'en souviennes,  
Et le fils d'Adam pour que tu t'en occupes (Ps 8).

Ou osciller dans l'ambivalence entre ferveur, fascination, entre sérénité et blessure, comme Paul Valéry, poète né de dieu inconnu :

Tout-puissants étrangers, inévitables astres  
Qui daignent faire luire au lointain temporel  
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;  
Vous qui dans les mortels plongez jusqu'aux larmes  
Ces souverains éclats, ces invincibles armes.  
Et les élancements de votre éternité.

Alors que Pascal a tremblé au seuil du monde moderne, le poète travaille l'idée pour la rendre digne d'un chant. On sent que l'astronome n'est pas loin de Valéry, pour qui le ciel ne cesse de s'enrichir d'étoiles nouvelles, en même temps que d'énigmes neuves pour le poète. Sans qu'il soit ni en son pouvoir ni en son

vouloir de les élucider. C'est l'enquête d'un *autre* regard : ces distances concevables mais inimaginables entre les étoiles et les nébuleuses, cette profusion de matière et de vide lacté, cette impression de néant qui nous est donnée par ces spirales qui se dilatent dans l'abîme comme pour nous voiler l'Être. Pour un astronome, toutes les inconnues de ce ciel sont des inconnues provisoires.

\*

Le premier geste du philosophe et du théologien est l'étonnement. C'est le fameux *thaumazein* qu'on trouve dans la bouche du *Théétète* de Platon et sous la plume de Balthasar. Toutefois ce n'est pas au même sens. Le premier étonnement alimente le questionnement philosophique dans sa clarté méthodique ; le second s'infléchit en inquiétude pour rejoindre les profondeurs du mystère éclairant. Aristote s'étonne de l'homme en tant qu'il fait partie d'un univers en tout point admirable. Augustin s'étonne de ce qui chez l'homme n'est justement pas à comprendre comme une partie du monde, comme une chose parmi d'autres. La théologie sonde plus qu'elle ne fonde les mystères sacrés. C'est bien pourquoi la tension réapparaît toujours entre elle et la philosophie, sauf à organiser leurs rapports dans la différence bien fondée. Ce rapport est autant distance concertée que continuité dans l'achèvement.

Il ne suffit pas de vouloir penser, il faut avoir le talent de le faire. Quelque chose au plus profond de l'*ego interrogans* lui permet en sa compétence multiple de jeter une passerelle d'un mode d'interrogation à un autre. Si l'opération est souhaitable, au regard de *quel* affect fondamental (besoin, étonnement, attente déceptive, détresse du cœur), c'est ce que décide son esprit de discernement, complémentaire de son esprit de distinction. Avoir du discernement (un des sept dons de l'Esprit), à cela je reconnais l'homme. Aussi bien, il *existe* dans la pensée ; il est enclin à faire valoir sa compétence interrogative multiple, en siégeant à la croisée des chemins.

Pour décisive qu'elle ait été, l'incitation de Hölderlin à penser en direction du *Geviert* ne fut nullement suffisante. Ce n'est qu'après avoir pris la mesure de la quadruplicité de l'étant chez Aristote, qui sillonne l'histoire de la métaphysique et avoir médité la *koinonia* platonicienne du *Gorgias* que Heidegger s'est tourné vers Hölderlin. L'étonnement du philosophe, son *pathos* spécifique reste différent du *pathos* du poète comme il l'est du *pathos* du théologien. Comme l'écrit Jean-François Mattéi, « Toute véritable philosophie garde en mémoire l'ébranlement inaugural, mais n'en demeure pas moins [...] à l'intérieur de la même tonalité ».

L'accompagnement de l'une par l'autre dans une certaine réciprocité peut aussi permettre à chacune de s'accomplir. Si telle est la source unique de

l'intuition heideggerienne, accordée à la *Grundstimmung*, à la tonalité fondamentale de l'être, elle s'attache bien à rejoindre les quatre voies de la tonalité poétique. Mais telle est aussi la force du chemin, que l'avancée du philosophe demeure autonome dans ses catégories. Et cela, même si la marche heuristique du philosophe semble précédée par le chant du poète, comme Dante par Virgile.